

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 4 JANVIER 1890

LES

## MYSTÈRES DE PANAMA

(Suite)

! — Cette voix, dont je n'ai jamais oublié le timbre, qui m'a tant frappée au chantier de la *Culebra*, et au milieu de cette terrible émeute où je me suis crue perdue, cette voix n'est-elle pas celle de l'ami de l'abbé Rigal ? Et pourtant, c'est impossible !

Cependant, le peloton d'exécution, entraînant le prisonnier à travers la foule compacte des insurgés,

se dirigeait lentement vers les limites du camp, sur la route du vieux Panama. Quelques individus firent mine de se lever pour assister à la fusillade ; mais un geste de Landrin les retint à leur place.

Une fois la zone des sentinelles franchie, la petite troupe accéléra l'allure et bientôt on arriva à un petit bouquet d'arbres qui dressait dans l'ombre vague du crépuscule sa sombre frondaison.

— Halte ! commanda Landrin.

Puis, s'approchant de Joachim, sous prétexte de le conduire lui-même contre l'un des troncs d'arbre destiné à servir de peloton d'exécution, il lui dit à voix basse, tout en marchant :

— J'ai fait enlever les balles des cartouches. Au moment de la détonation, laissez-vous tomber et faites le mort ; quand nous serons partis, vous vous glisserez entre les arbres et vous vous dépêcherez de fuir.

— Merci, dit simplement le prisonnier.

Landrin revint vers ses hommes, les fit placer sur deux rangs, se mit lui-même à trois pas en arrière, tira son grand sabre et, d'une voix de stentor :

— Attention ! cria-t-il.

Les soldats épaulèrent.

— Feu ! commanda l'ex-communard.

Les douze coups partirent ensemble, éveillant dans le silence du soir des échos qui roulèrent, en s'affaiblissant, jusqu'à l'extrémité de la vallée.

Joachim, se conformant aux recommandations qui lui avaient été faites, était tombé comme une masse, la face contre terre.

Landrin remit son sabre au fourreau et, sortant son revolver de sa ceinture :

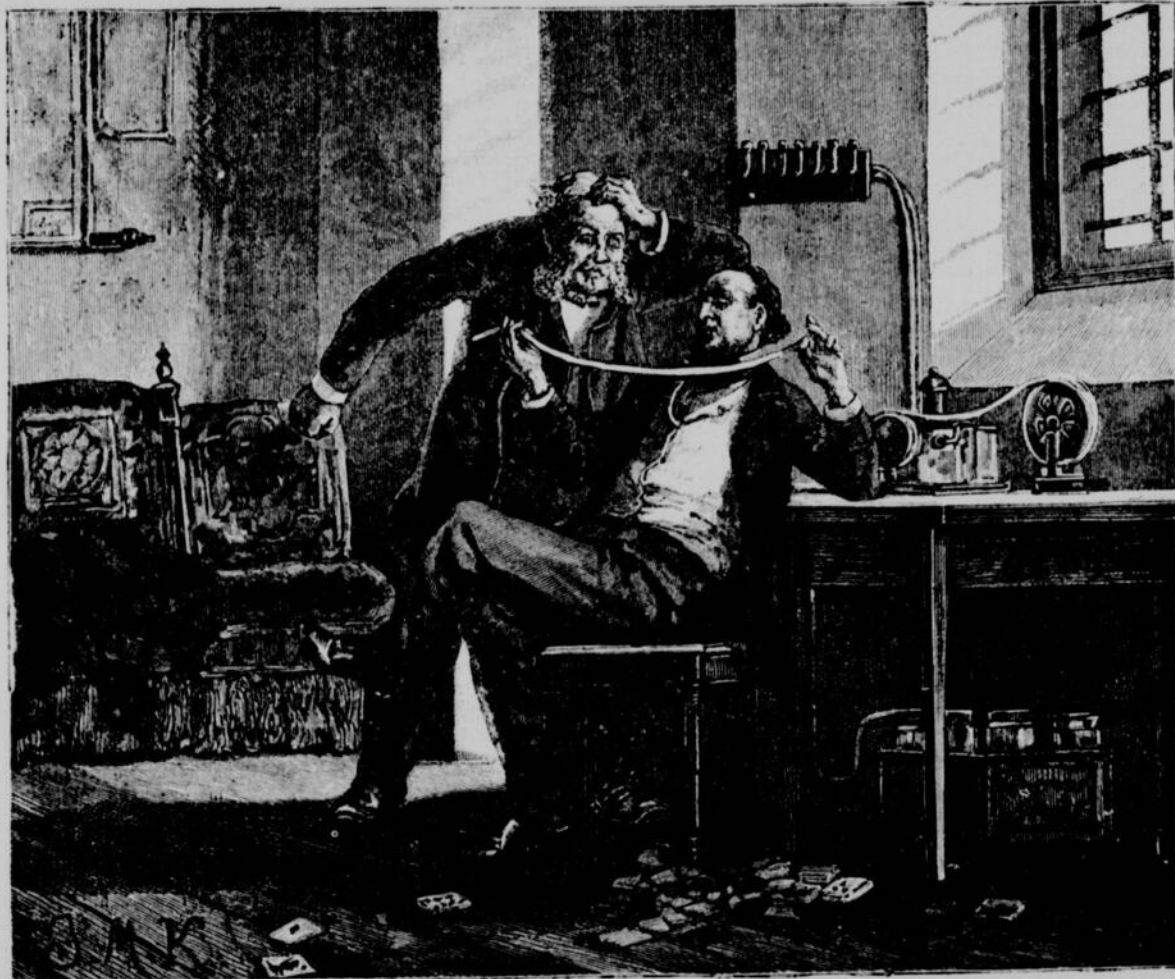
— Soyons correct, grommela-t-il en ricanant. Il n'y a pas d'exécution sans coup de grâce.

Il marcha droit au supplicié, arma son revolver et l'ajusta lorsque, non loin, sur la route, une galopade de chevaux se fit entendre.

— Les réguliers !... les réguliers ! crièrent les hommes du peloton qui, avec un ensemble remarquable, tournèrent les talons et filèrent à toutes jambes dans la direction du camp.

— Les lâches ! grommela Landrin.

Et, légèrement ému par cet incident, il déchargea au jugé, par deux fois son arme sur Joachim.



L'Américain parcourt la bande imprimée qui se déroulait. — Voir page 68, col. 1.

Un flot de sang rejaillit sur le misérable.

— Fichtre ! dit-il, en s'essuyant le visage du revers de sa manche, touché !... Le compère Giovanni Corda ne se plaindra pas de la besogne.

Et, imitant l'exemple de ses hommes, il s'enfuit vers les hauteurs de Santa-Ana.

XXII — LE NUMÉRO 309,278.

Ce même jour, une foule assez considérable se pressait à Colon, devant les bureaux du correspondant de l'*Eclair*, ce journal de Panama, dans les colonnes duquel avait paru l'article qui avait jeté le général Mendès y Tendura dans le parti de la Révolution.

Et cette foule, composée des éléments les plus disparates, gesticulait, criant, vociférant dans toutes les langues, répétant dans tous les idiomes du globe, avec des intonations différentes, un numéro

qui s'étalait en chiffres gigantesques, peints en rouge sur un transparent noir, au-dessus des bureaux de l'*Eclair* : 309,278.

Tout à coup, au dessus du brouhaha confus de tout ce monde, un cri retentit, cri de joie et de triomphe ; en même temps, une bousculade se produisit et les flots humains se fendirent sous l'élan d'un individu qui, tête nue, les cheveux au vent, les vêtements en désordre, se frayait un passage à coups de pieds et à coups de poings, hurlant de toutes les forces de ses poumons :

— 309,278 !... 309,278 !

Ceux dont il enfonçait les côtes ou dont il éraçait les pieds, criaient, juraient, l'insultaient, mais sous la première impression de la douleur ou de la colère, ils s'écartaient, ouvrant ainsi malgré eux un passage à l'individu qui, en moins de deux minutes, parti de l'une des extrémités de la place, arriva à la porte du journal, par laquelle il se glissa.

Quelques instants ne s'étaient pas écoulés qu'un

ne fenêtre du premier étage s'ouvrit et que le même individu apparut en l'air un papier qu'il tenait à la main ; en même temps, au-dessus de sa tête, se dressa un panneau de papier blanc sur lequel étaient inscrits, en gros caractères noirs, ces mots : "Le possesseur du numéro 309,278."

Ce fut, par toute la foule, un long frémissement ; puis, soudain, comme sortant d'une seule poitrine, mais d'une poitrine formidable, surhumaine, un long cri s'éleva dans les airs pendant que plusieurs milliers de paires de mains applaudissaient à tout rompre.

L'individu salua à plusieurs reprises, en avant, à droite, à gauche, puis rentra dans l'intérieur de la maison et la fenêtre se referma.

— Bravo ! bravo ! hurlait la foule.

Et pendant cinq minutes, ce fut un vacarme épouvantable ; puis, peu à peu, l'enthousiasme baissa pour disparaître tout à fait, et au bout d'une demi-heure, la foule s'étant écoulee peu à peu, la place demeura déserte.

Alors la porte de l'*Eclaireur*, que l'on avait barricadée intérieurement par précaution, s'entr'ouvrit et une tête se glissa timidement par l'entrebaillement.

C'était la tête de M. Pitt, rédacteur en chef du journal.

Après avoir examiné la place et les alentours, le personnage se retourna vers l'intérieur.

— Nous pouvons sortir ; maintenant il n'y a plus rien à craindre.

— Êtes-vous bien sûr ? demanda derrière M. Pitt une voix quelque peu tremblante ; c'est que l'enthousiasme de ces gens-là pourrait bien aller jusqu'à s'emparer de mon billet.

— By God ! grommela le journaliste, puisque je vous affirme qu'il n'y a plus personne, et puis je vais vous accompagner jusque là.

Ce disant, il ouvrit la porte toute grande, franchit le seuil et dit :

— Venez-vous, mon cher Corda ?

L'entrepreneur — car c'était lui — s'avança avec précaution ; puis, voyant que la place était déserte, il reprit son assurance et demanda à M. Pitt :

— Vous tenez absolument à m'accompagner ; vous êtes vraiment trop aimable.

— Que voulez-vous ? je suis ainsi, répliqua l'autre avec un sourire malicieux.

— Soyez donc franc, vous vous déliez de moi.

M. Pitt fit entendre un petit ricanement.

— Entre coquins, murmura-t-il, sait-on jamais ? et puis, il m'importe autant qu'à vous que ce billet reste en votre possession et quand il s'agit d'un million, deux revolvers valent mieux qu'un.

Ils firent quelques pas en silence.

— Vous êtes sûr du télégraphe ? demanda Giovanni Corda, car, vous savez, il se peut qu'on ait encore besoin d'eux là bas.

Ce qu'ils ont fait nous garantit ce qu'ils sont prêts à faire. Je suis sûr d'eux trois comme de moi-même.

L'Italien fit entendre un petit grognement approbateur et, en même temps, s'arrêta.

— C'est ici, dit-il laconiquement.

L'autre leva la tête et vit, au-dessus d'une porte garnie de barreaux de fer, une plaque de marbre noir avec ces mots, écrits en lettres d'or : " Schmidt, Jackson and Co."

— Bonne chance ! fit-il en tendant la main à l'Italien, qui la serra ; pendant que vous arrangez votre petite affaire, je cours au télégraphe.

Il s'était éloigné déjà de quelques pas ; mais revenant à son compagnon :

— Si nous réfléchissions encore, dit-il, rien ne nous presse, et peut-être, en attendant, trouverions-nous quelque moyen plus propre à assurer la réussite.

L'Italien eut un brusque mouvement d'épaules.

— Mon cher, répliqua-t-il, si rien ne vous presse, vous, il n'en est pas de même pour moi ; je vais avoir demain matin sur les bras une jolie fille qu'il me faudra mettre sans tarder à l'abri de l'autorité paternelle ; or, je ne puis m'embarquer sans biscuits.

Il souligna ces derniers mots d'un petit rire moqueur et, tournant le bouton de cuivre, entra dans le hall d'attente.

— L'honorable M. Schmidt est-il visible ? demanda-t-il à un garçon de bureau qui s'occupait à se confectionner un grog très corsé avec du whisky de déplorable qualité.

— Votre nom, sir ? fit le garçon, furieux de voir son opération interrompue.

— Giovanni Corda ; vous direz qu'il s'agit d'une affaire importante.

Au mot " affaire," qui était le plus sûr mot de passe dans cette maison-là, le garçon s'empressa et revint presque aussitôt.

— M. Schmidt vous attend, prononça-t-il avec déférence.

Giovanni, qui connaissait le chemin du cabinet du banquier, fit signe au garçon qu'il pouvait reprendre la confection de son grog, et gravissant lestement le petit escalier, pénétra chez M. Schmidt.

Il trouva l'associé de l'honorable M. Jackson, le nez plongé dans un énorme tas de paperasses ; le bon M. Schmidt travaillait toujours, même lorsqu'il ne travaillait pas.

— Peut-être, répondit l'Italien d'un ton guilleret

— Encore une avance ? fit-il d'une voix désagréable et sans même daigner se retourner.

M. Schmidt exécuta sur sa chaise une demi-évolution qui le mit face à face avec Giovanni Corda que ses yeux bleus faisaient envelopper d'un regard terne.

— Une avance ! répéta-t-il, et sur quoi ? Pas assurément sur le prochain bordereau, puisque depuis quinze jours les travaux du canal sont interrompus ; d'un autre côté, vous ne venez pas, je suppose, chercher des fonds pour les insurgés ? cette affaire ne concerne que sir Jackson.

Oui, je sais, fit l'entrepreneur d'un ton miel et vinaigre : le digne M. Jackson consacre tout son zèle à la cause de M. Mendès y Tendura.

Un grognement fut la réponse de l'honnête M. Schmidt ; décidément, il ne portait pas dans son cœur le chef de la maison de Panama que tout en n'étant que son égal, avait su prendre, en réalité, aux yeux du syndicat de New-York, une importance bien supérieure à celle du chef de la maison de Colon.

— L'affaire que je viens vous proposer, dit Giovanni Corda, est si intéressante que, me rappelant les grands services que vous m'avez rendus avec beaucoup plus de bonté que votre associé Jockson, j'ai voulu le traiter avec vous et non avec lui.

— Ah ! murmura laconiquement le bon M. Schmidt, flatté, mais défiant.

Cependant, subitement adouci, il indiqua un siège à l'Italien en disant :

— Conte-moi cela.

— Voilà, dit l'Italien ; il s'agit d'un petit... million.

— D'un million de quoi ? demanda l'Allemand en sursautant sur son fauteuil.

— D'un million de pesetas.

— De l'argent espagnol ?

— De l'argent ou de l'or, cela m'est égal.

— Je ne comprends plus... il ne s'agit donc pas d'un dépôt à nous faire ?

L'entrepreneur sourit.

— Pas précisément, répliqua-t-il, il s'agit de faire le contraire, c'est-à-dire non d'introduire un million dans votre caisse, mais bien d'en extraire cette somme.

Cette réponse congela subitement le bon M. Schmidt ; ses grosses lèvres se pincèrent, ses yeux de faïence reprirent leur fixité terne et il laissa tomber d'une voix glaciale ces mots :

— Expliquez-vous.

— Je passais tout à l'heure sur la place Christophe-Colomb, lorsqu'une foule énorme, qui stationnait devant les bureaux de l'*Eclaireur*, a attiré mon attention ; sur les murs même du journal, un numéro était inscrit en caractères gigantesques ; intrigué, je demandai à l'une des personnes présentes ce qui se passait ; on me dit que c'était le numéro qui gagnait le lot d'un million de la loterie de Madrid... la loterie de Madrid ! mais j'avais pris des billets plusieurs mois auparavant — il faut que je vous dise que j'ai l'habitude de prendre des billets de toutes les loteries — je regardai la liste inscrite sur la première page de mon carnet, je reportai mes yeux sur l'affiche du journal...

— Et ? demanda le banquier anxieux.

— Et je constatai que le numéro 309,278, le troisième de ma liste, était celui que portait l'affiche.

— Vous avez gagné ? murmura le bon M. Schmidt étonné.

— C'était un coup à tuer un homme ayant moins de sang-froid que moi ; oui, mon cher monsieur Schmidt, j'ai gagné, non pas une misérable somme de quelques mille pesetas, mais le gros lot lui-même, un million !

M. Schmidt demeura quelques instants abasourdi ; il regardait obliquement le visiteur, et il lui prenait des envies folles de lui sauter à la gorge pour s'emparer du précieux billet.

Cette envie était si forte qu'elle se traduisit machinalement par cette question :

— Vous avez là le billet ?

— Oui, mon bon monsieur Schmidt, je l'ai là, répondit Giovanni en se tenant d'ailleurs sur ses gardes.

Et d'un air quelque peu narquois il ajouta :

— Mon premier soin a été d'entrer à l'*Eclaireur* et de m'assurer de l'authenticité de la dépêche en

disant que c'était moi l'heureux possesseur du billet gagnant.

— Ah ! fit simplement l'honnête M. Schmidt, dont les paupières se baissèrent avec un léger battement.

Puis, reprenant possession de lui-même :

— Eh bien qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

— Vous ne comprenez pas ? fit l'Italien en feignant un étonnement extrême.

— Pas du tout.

— Tant pis, prononça Giovanni Corda d'une voix ferme en faisant mine de se lever, il m'avait semblé qu'il y avait là pour vous une jolie petite opération à faire.

Il étendait la main vers son chapeau qu'il avait déposé sur le coin du bureau ; M. Schmidt lui saisit le bras.

— Une belle petite opération, murmura-t-il... pour la banque.

— Non, j'ai dit : pour vous... si vous ne m'avez pas pris un trop fort escompte, je vous aurais cédé la propriété de mon billet que votre correspondant de Madrid aurait encaissé au siège même de la loterie.

L'Allemand hocha la tête d'un air inquiet.

— Mais à Panama, dit-il, on sait la chose.

— Que sait-on ? que c'est le numéro 309,278 qui a gagné le gros lot ?... oui, mais on ignore quel est le propriétaire du billet ; c'est pourquoi j'ai pensé que vous pourriez faire cette opération-là seul.

Et il souligna ce dernier mot.

— Avez-vous pris des renseignements au télégraphe ? demanda M. Schmidt qui doutait encore.

— Oui ; c'est vrai, dans mon trouble, j'ai oublié de vous le dire, répliqua Giovanni ; on m'a fait même voir la dépêche sur le registre.

— Allons ensemble au télégraphe, fit M. Schmidt.

— Allons-y, fit Giovanni.

Le banquier avait son idée ; si certaine que lui parût la nouvelle, il jugeait prudent de se la faire confirmer par l'administration même de la loterie Madrid.

Après avoir examiné minutieusement la dépêche reçue par l'*Eclaireur* relativement au lot d'un million, il remit lui-même, devant Giovanni imperturbable, un télégramme demandant si le no 309,278 était bien le numéro qui avait gagné le gros lot.

Et pour attendre l'arrivée de la réponse, ces messieurs se firent apporter des rafraîchissements dans le bureau même du directeur du télégraphe ; un garçon courut jusqu'à la maison de banque chercher le courrier que M. Schmidt se mit à dépouiller, comme s'il eût été dans son cabinet, pendant que l'entrepreneur parcourait les journaux mis fort obligeamment à sa disposition par le directeur.

Enfin, au bout de plusieurs heures d'attente, au milieu de fréquentes sonneries, l'unique employé cria enfin :

— Espagne—Madrid—Administrateur de la loterie—Billet no 309,278 gagne lot un million—signé : Gonzalès Puerto.

Giovanni se précipita sur la dépêche que lui tendait l'employé, la caressa, la baisa en donnant tous les signes d'une joie folle ; il semblait avoir oublié la présence du bon M. Schmidt, qui fut obligé de lui donner une forte tape sur l'épaule pour rappeler qu'ils avaient à causer.

Et ils sortirent du bureau, suivis du regard par le directeur du télégraphe qui souriait singulièrement.

A présent, le plus pressé de conclure l'affaire était le banquier ; néanmoins il ne laissa pas voir son empressement ; son instinct d'usurier reprenait le dessus.

— Eh bien ! dit-il, quand ils furent dans la rue, je vous félicite mon cher Giovanni, et à votre place je prendrais le prochain paquebot en partance pour l'Europe.

Ce disant, il examinait à la dérobée son compagnon, pour surprendre sur son visage quelque trace de trouble.

L'Italien se contenta de faire une piteuse grimace.

— Puis-je abandonner mes chantiers où j'ai de énormes intérêts engagés ?

—C'est fâcheux !... c'est fâcheux !... riposta froidement M. Schmidt.

—Evidemment, c'est fâcheux, murmura l'Italien en guignant l'usurier du coin de l'œil... Si je pouvais aller toucher mon argent moi-même, je n'aurais que les frais du voyage au lieu de payer une commission d'au moins vingt-cinq pour cent, comme celle que m'aurait prise l'honorable M. Jackson.

Ce nom de Jackson fut comme un coup de cravache sur les jambes de son jaloux collègue.

—Vraiment, dit-il d'un ton ironique, vous croyez que Jackson se contenterait de vingt-cinq pour cent ?...

—Pour la maison de banque n'est-ce point assez ?... Je ne parle pas de son petit bénéfice personnel...

Ils étaient revenus à la maison de banque ; une fois dans son cabinet, M. Schmidt prit place devant son bureau et Giovanni s'assit à distance.

—Baste ? fit l'Allemand, je n'ai guère envie de faire cette opération ; vos conditions me paraissent peu avantageuses, sans compter qu'il nous faudra au moins deux mois pour l'encaissement de la somme.

—Mais enfin, combien m'offririez-vous ? dit l'Italien en se levant, comme s'il était prêt à s'en aller.

Une légère pâleur envahit le visage de M. Schmidt.

Giovanni se rassit et se mit à jouer négligemment avec la grosse chaîne en or de sa montre.

—Je ne puis disposer en ce moment que de quatre-vingt mille piastres, fit le banquier.

—Ça fait quatre cent mille pesetas ; ce n'est pas la moitié ! s'écria l'entrepreneur... Nous sommes loin de compte... il m'en faut sept cents.

M. Schmidt eut un ricanement.

—Alors, dit-il, il n'y aurait que vingt-cinq pour cent pour la banque et cinquante mille pesetas pour moi...

—C'est une belle somme ! insinua Giovanni avec un sourire.

—Il n'y a rien de fait, dit froidement le banquier.

—Voyons, mon bon monsieur Schmidt, mettons six cent cinquante... cela double votre part.

—Non... quatre cent... l'entrepreneur se leva.

—J'ai eu tort de venir ici, dit-il.

M. Schmidt eut un léger tremblement des lèvres et des narines ; il voulait aussi attirer à lui le plus de couverture possible.

—Voyons, dit-il, je ne veux pas vous étrangler... ce sera quatre cent cinquante pesetas, c'est-à-dire quatre-vingt-dix mille piastres.

—Nenni, répliqua l'Italien d'une voix ferme ; ce sera la moitié, c'est-à-dire cent mille piastres, ou bien je vais voir l'honorable M. Jackson.

Le nom abhorré de son associé produisit sur M. Schmidt l'effet attendu d'ailleurs, telle qu'elle était proposée, l'affaire était encore excellente : cinquante pour cent de bénéfice dont la moitié tomberait dans sa poche.

Il appela son caissier par le tube acoustique et se fit apporter cent mille piastres en banknotes.

—Comptez, dit-il à Giovanni.

L'Italien feuilleta méticuleusement les papiers et sortit le billet qu'il tendit au banquier.

—Je vais vous faire un reçu motivé.

Il griffonna quelques mots sur une feuille de papier, signa et prenant son chapeau :

—Au revoir, mon bon monsieur Schmidt, dit-il... c'est égal, vous m'avez tenu la dragée haute : M. Jackson n'aurait peut-être pas été si dur.

—Possible, répliqua cyniquement l'Allemand ; mais ce qui est fait, est fait.

Et il accompagna l'Italien jusqu'au seuil de son cabinet.

Quand la porte se fut refermée, M. Schmidt s'en fut s'asseoir, ricanant, dans son vaste fauteuil.

—L'imbécile ! murmura-t-il avec un haussement d'épaules plein de commisération, il va payer ses ouvriers, et la maison de jeu aura bientôt avalé le reste de sa fortune.

Puis, ses idées prenant un autre cours, il songea au dépôt qu'allait éprouver le digne M. Jackson, son rival, en apprenant la fructueuse opération que lui, Schmidt, venait de conclure en si peu de temps, et sans l'avoir prévenu.

Vingt-cinq pour cent pour la banque, et vingt-cinq pour cent pour Schmidt ! c'était superbe !

Avec cette somme de cinquante mille piastres, il devenait presque riche, et il se moquait des caprices du syndicat... Il les avait là, sur lui, les cinquante mille piastres, puisque sur le compte de la banque, il en avait porté cent cinquante mille.

Et grimaçant un sourire de financier, qui a joué un bon tour à son associé, il ne put résister, maintenant que l'affaire était faite, au besoin d'avertir le digne M. Jackson qu'il venait de faire gagner une grosse somme à la maison.

Il sortit donc pour envoyer une dépêche à son associé ; mais qu'elle ne fut sa stupéfaction en se heurtant, à la porte, au digne M. Jackson lui-même.

—Et ! fit-il, j'allais au télégraphe, pour vous appeler...

—Inutile, répondit l'autre d'un ton sec... je viens demeurer à Colon.

—Que se passe-t-il donc ? demanda rageusement M. Schmidt, qui se souciait peu de cette cohabitation.

—Il se passe... qu'on se bat à Panama, et que nos bureaux sont fermés.

—Et la caisse ?

—La caisse... la voici, dit l'Américain en mettant, sous le nez de son associé, une énorme valise... je n'ai eu que le temps d'empiler là-dedans toutes les valeurs et de sauter dans le train.

Les deux banquiers rentrèrent dans l'établissement : M. Jackson était froid, suivant son habitude ; M. Schmidt conservait à grand peine son flegme tudesque ; la langue lui démanageait de conter la grosse affaire qu'il venait de négocier.

Quand ils furent dans le cabinet, M. Schmidt dit à son associé, en lui montrant le billet de loterie :

—Savez-vous ce que c'est que cela ?

—Tiens ! c'est à vous, fit l'Américain avec un léger haut-le-corps de surprise ; je vous en fais mon compliment.

—Comment ! dit M. Schmidt, vous saviez...

—Que c'est le no 309.278 qui gagne le lot de un million de pesetas, assurément oui... répliqua M. Jackson le plus tranquillement du monde... l'*Eclair* de Panama a publié cela, ce matin même... mais, je ne vous connaissais pas ce billet...

—Aussi n'était-il pas à moi... c'était à Giovanni Corda.

Au nom de l'entrepreneur, le froid M. Jackson eut un imperceptible tressaillement des paupières.

—Oui, poursuivit négligemment M. Schmidt, Giovanni Corda est venu tout à l'heure pour que je lui escompte ce papier...

M. Jackson ne souffla mot.

—Je l'ai peut-être un peu étranglé, ajouta l'Allemand... vingt-cinq pour cent...

—Ce n'est pas trop... pour la Société, répliqua M. Jackson en appuyant sur ces derniers mots.

—Comment l'entendez-vous ? s'écria M. Schmidt.

—Je serais un imbécile, si je l'entendais autrement que vous-même, riposta sèchement l'Américain.

—J'allais vous télégraphier ce résultat intéressant, murmura l'Allemand un peu décontenancé.

M. Jackson haussa les épaules.

—Moi ! peu importe... c'est le syndicat qu'il eût fallu prévenir... cela lui eût fait plaisir.

—Il en est temps encore.

Ce disant, M. Schmidt rédigeait un télégramme qu'il soumit à son associé, et fut ensuite remis au garçon, pour être porté de suite au télégraphe.

—N'est-ce pas, demanda-t-il, que le bénéfice est considérable.

Le front imperturbable de M. Jackson était légèrement plissé, et ses lèvres se fronçaient dans une moue étrange.

—Assurément, répondit-il après un silence, ce serait comme vous dites, un bénéfice considérable, si...

Il s'interrompit ; la porte brusquement ouverte venait de donner passage au garçon de bureau, tout effaré :

—Qu'avez-vous donc John ? demanda M. Jackson, sans se départir de son sang-froid ; les insurgés sont-ils déjà à Colon, et le télégramme est-il tombé entre leurs mains ?

—Non, monsieur, ce n'est point cela... mais

le bureau est désert, et j'ai trouvé une foule considérable qui se demande ce que cela signifie.

—Sans doute les employés sont de connivence avec les insurgés, murmura M. Schmidt.

—Ou avec d'autres, ajouta M. Jackson, en regardant son associé d'un air bizarre...

—Avec d'autres, répéta l'Allemand, qui devint jaune comme un citron.

—Je ne vous ai pas demandé, fit l'Américain, sans se préoccuper de l'émotion de son associé, si vous vous étiez assuré de l'authenticité du billet gagant.

—Je ne me suis pas contenté de la dépêche publiée par l'*Eclair*, affirma M. Schmidt ; j'ai télégraphié moi-même à Manrid, et c'est sur la réponse affirmative que j'ai traité.

L'Américain hocha la tête.

—Quand vous êtes allé au télégraphe, il y a quelques heures, vous n'avez rien remarqué d'anormal.

—Non... rien... absolument rien.

—Très-bien !... allons voir là-bas ce qui se passe...

M. Schmidt se leva et suivit l'Américain en titubant ; l'escompteur se sentait, derrière la nuque, une lourdeur de plomb, en même temps qu'une chaleur subite lui brûlait les joues.

Arrivés devant le bureau télégraphique, ils rencontrèrent une vingtaine de personnes qui causaient avec animation ; sans s'arrêter à demander des renseignements, M. Jackson se fraya un passage et franchit la porte, suivi de M. Schmidt.

En quelques minutes, ils eurent fouillé l'établissement dans tous ses recoins, sans y rencontrer personne, ni même le moindre indice qui pût leur faire supposer les causes de cette inexplicable absence d'employés.

Revenus dans la salle de transmission, ils se regardèrent un moment en silence ; Jackson paraissait légèrement railleur ; Schmidt ne se soutenait qu'avec peine sur ses jambes ; une idée terrifiante venait de lui traverser la cervelle, tout à l'heure, fortement inquiet, il était à présent mordu par un soupçon qui le terrassait.

Mais M. Jackson ne perdait pas la tête ; il s'installa devant l'appareil télégraphique, sous les regards hébétés de son associé.

—Que faites-vous ? balbutia Schmidt.

—Je télégraphie à Madrid.

—Mais puisque je l'ai fait...

—Que vous importe ?... Combien la réponse a-t-elle mis de temps à vous parvenir.

—Je ne sais pas, répondit sourdement Schmidt, qui commençait à être sérieusement malade.

—C'est un détail... nous attendrons, fit M. Jackson.

Et, de son même ton imperturbablement froid, il ajouta :

—Si vous le voulez, Schmidt, pour passer le temps, nous jouerons le bénéfice particulier que vous avez empoché sur cette affaire.

Sans attendre la réponse, il fouilla dans le bureau : dans le premier tiroir qu'il ouvrit, il trouva un jeu de cartes.

—Mille piastres pour commencer, cela vous va-t-il ? murmura-t-il en coupant les cartes.

Complètement médusé, Schmidt répondit par un grognement qui pouvait passer pour affirmatif.

Et, assis l'un en face de l'autre, à côté même des appareils transmetteurs, ils se mirent à cartonner, l'un avec autant de sang-froid que s'il avait été dans une salle de jeu, l'autre, machinalement, sans savoir même ce qu'il faisait.

Après chaque partie, l'imperturbable M. Jackson additionnait.

—Schmidt, disait-il, cela fait deux mille piastres.

Puis, au bout d'un instant :

—Cela fait trois mille.

Et quelques instants après

—Cela fait quatre mille.

Pendant quatre heures ce fut ainsi, avec des alternatives de gains et de pertes pour l'Américain, mais cependant avec un avantage pour lui de vingt mille piastres.

C'était, à peu de chose près, la moitié de la commission prélevée par Schmidt sur l'escompte du billet de loterie.

Comme, pour la cinquantième fois peut-être, Jackson, après avoir battu les cartes, s'appretait à

faire couper le jeu par son partenaire, une sonnerie retentit tout à coup.

Dre... i... i... in ! c'était le timbre avertisseur qui annonçait une communication.

Jackson, jetant les cartes, se précipita à l'appareil ; Schmidt le rejoignit péniblement, les yeux hors la tête, les oreilles bourdonnantes, les jambes molles.

— Eh ! eh ! fit l'Américain, après avoir, d'un coup d'œil, parcouru la bande imprimée qui se déroulait dans l'appareil.

Et, la tenant à son associé :

— Lisez, dit-il laconiquement.

Schmidt eut un éblouissement : le contenu de la dépêche venait de flamboyer devant lui comme s'il eût été tracé avec des caractères de feu.

« Abusés par la fausse nouvelle. — Loterie pas encore tirée. — Gonzales Puerto. »

L'effet de cette lecture fut foudroyant : le bon M. Schmidt, dans le sang duquel se faisait, depuis quelques heures, une révolution fiévreuse, ouvrit la bouche pour pousser un cri.

Mais sa gorge demeura muette, un flot de sang lui empourpra le visage et il tomba comme une masse.

— Apoplexie ! murmura M. Jackson.

Et, jetant un regard singulier sur le bureau désert :

— Joli coup, ma foi, et qui mérite l'impunité pour ceux qui l'ont fait... *l'Éclair*, Giovanni, les télégraphistes, trois complices... décidément c'est un joli coup.

Puis, se baissant vers le corps de son associé, il palpa la relingote, sentit sous sa main un boursofflement anormal, entr'ouvrit le vêtement et prit le portefeuille bourré de banknotes.

— Cinquante mille piastres ! grommela en feuilletant d'un doigt impassible les légers papiers... ce bon Schmidt n'avait pas dépassé les bornes... mais c'est le syndicat qui va la trouver raide... cent cinquante mille piastres !...

Ce disant, il fit passer du portefeuille du défunt dans le sien propre la liasse de banknotes et revint, d'un pas allègre, à l'établissement de Front-Street.

Une fois devant le bureau de son associé, il plongea sa tête dans ses mains et demura quelques minutes absorbé dans ses réflexions.

— Non, dit-il enfin, faisons comme si de rien n'était et laissons-leur le temps de fuir... autrement il faudrait rendre les cinquante mille piastres et ce qui est bon à prendre est bon à garder.

Il saisit une plume, et, lentement, posément, d'une écriture régulière, il traça les lignes suivantes :

« Un grand malheur pour notre ville: M. Schmidt, l'honorable banquier de la maison Schmidt, Jackson and Co, vient de mourir dans de singulières circonstances : M. Schmidt était l'heureux possesseur du numéro 309,278, gagnant le lot de un million de la loterie de Madrid... l'émotion a été si grande qu'il a été frappé d'une attaque d'apoplexie dans le bureau du télégraphe. C'est une grande perte pour le monde des affaires. — M. Jackson, qui reste seul à la tête de la maison, fait savoir qu'en raison des événements politiques, le taux de l'escompte sera, à partir de demain, élevé de 1/400. »

L'Américain plia la feuille de papier, la mit sous enveloppe et la tendant au garçon qu'il avait sonné :

— John, dit-il avec un indescriptible sourire, ceci à *l'Éclair*.

XXIII.—OU JACQUES MIQUET REPREND SON NOM.

Ce n'était point la peur qui avait fait arriver si inopinément à Colon l'honorable M. Jackson.

Un homme si froid ne s'emballait point à propos d'une fausse alerte, et son départ de Panama était absolument justifié par le changement d'attitude du général Mendès y Tendura.

Durant la nuit, au commencement de laquelle Joachim avait été passé par les armes, des délégués des comités panaméens étaient arrivés au camp de Santa-Ana et avaient eu avec le général un long entretien, en conséquence duquel une centaine d'insurgés avaient ouvert de suite un feu meurtrier sur les troupes régulières qui couvraient les hauteurs avoisinantes d'Arribal et de San-Pablo.

Après un échange de balles, qui ne dura pas

tout à fait une demi-heure, les soldats du gouvernement, surpris au milieu de leur sommeil, et, en outre, placés dans une situation désavantageuse, avaient lâché pied et étaient rentrés tumultueusement en ville, où le bruit s'était vite répandu de la prochaine arrivée des insurgés.

Ceux-ci, cependant, ne bougèrent qu'au matin, craignant les coups de surprise dans l'ombre, et les habitants, terrifiés, les virent descendre des hauteurs de Santa-Ana, en assez bon ordre, ce qui augmenta la terreur.

Le gouvernement, cependant, fit son devoir, et à peine les hommes du général Mendès eurent-ils franchi les anciens remparts, qu'ils se heurtèrent aux soldats réguliers qui leur opposaient une vive résistance ; on se battit ainsi, avançant et reculant sans grand avantage, jusque vers midi, moment de la grande chaleur.

Alors, d'un commun accord, on suspendit le combat, avec l'intention de le reprendre dans la soirée, lorsque le soleil tropical aurait cessé de verser sur Panama sa pluie de feu.

C'est de cette sorte de trêve que l'honorable M. Jackson avait profité pour quitter la ville.

Outre qu'en agissant ainsi, en paraissant redouter les troupes du général Mendès, il ne pouvait être accusé d'avoir favorisé l'insurrection en lui fournissant des capitaux, il n'avait pas, non plus, grande confiance dans la manière dont les choses se passeraient si le parti de la Révolution l'emportait.

Parmi les insurgés, le banquier, mieux que tout autre, était à même de le savoir, il y avait des hommes qui ne se fussent aucunement gênés pour mettre au pillage l'établissement « Schmidt, Jackson and Co », et l'autorité du général, lequel était un parfait honnête homme, eût été impuissante à faire respecter le coffre-fort du syndicat de New-York, si M. Jackson n'avait eu la prudence d'en mettre à l'abri le précieux contenu.

La nouvelle de l'avantage remporté, la nuit précédente, par les insurgés, s'était répandue comme une traînée de poudre sur tout le parcours du canal, et aussitôt, dans le chantier, les ouvriers surexcités par les hommes de Giovanni Corda, avaient suspendu le travail, réclamant leur paie avec des airs menaçants et il avait bien fallu que les entrepreneurs s'exécutassent.

Au chantier de la Culebra, dans lequel, on s'en souvient, Giovanni Corda avait des intérêts, des scènes terribles s'étaient produites.

Aux réclamations des travailleurs, le caissier n'avait pu répondre qu'en montrant son coffre-fort absolument vide et, passant pour complice de son patron dont il ne pouvait expliquer l'absence, il avait été assommé en même temps que ses deux complices.

Puis les ouvriers, dont la colère sauvage était déchaînée, avaient démolé le bureau ; ils avaient ensuite pillé les cantines et, ivres de whisky, ils s'étaient dirigés du côté de Panama, hurlant, poussés par une curiosité alcoolique, allant au désordre instinctivement, éprouvant le besoin de commettre de nouveaux excès.

Ce fut à la nuit tombante qu'ils parurent au faubourg de Santa-Ana : tacitement les combattants avaient convenu de prolonger la trêve jusqu'au lendemain et pendant que les sentinelles se promenaient gravement sur la ligne de démarcation, les hommes du général avaient envahi les bars, mangeant et buvant, buvant surtout, plus qu'il n'était nécessaire pour réparer leurs forces.

Quand ils virent arriver cette troupe parmi laquelle se trouvaient plus de quatre cents nègres de la Jamaïque, les insurgés firent la grimace : ce supplément de consommateurs ne leur convenait qu'à moitié.

Landrin qui, avec ses collègues de l'état-major buvait dans un coin, à l'écart, se leva et demanda aux premiers qui se présentèrent, ce qu'ils voulaient.

Intimidés par tout le clinquant, dont était chamarré l'ex-communard, ils répondirent qu'ils voulaient manger et boire.

— Pour manger et boire, s'écria-t-il, il faut être des nôtres.

— Hurra ! s'écrièrent-ils, hurra pour le général Mendès !

— Mais nous n'avons pas d'armes, fit tout bas à

l'oreille de Landrin un autre individu, tout aussi chamarré que lui... Que voulez-vous faire de ces gens-là ?

— Laissez-moi agir, répliqua l'autre.

Et, élevant la voix :

— On va envoyer chercher des armes, et on vous les distribuera demain matin.

Les Jamaïcains, à moitié ivre, firent entendre des murmures.

— En attendant, on va vous donner à boire, continua Landrin.

Les murmures se changèrent aussitôt en grognements satisfaits.

— Mais comme on ne peut vous recevoir ici, on va vous installer en face, dans les magasins à fourrage.

Et aussitôt, il donna des ordres pour que le patron de bar mit à sa disposition une douzaine de petits barrils de whisky, que des insurgés firent rouler jusqu'aux magasins, vaste construction en bois, dans laquelle un millier de personnes eussent tenu à l'aise, et que fermait une porte charretière en bois massif ; aussitôt que cette porte fut ouverte, et que l'on eut placé des lampes, les Jamaïcains y poussèrent les tonneaux, en se disputant la besogne.

Une fois installés, nos nègres eurent tôt fait de défoncer les tonneaux, et une orgie hideuse commença, au milieu des cris et des danses sauvages.

Les quatre-vingts et quelques ouvriers blancs, appartenant au chantier de la Culebra, ne voulurent pas se risquer dans cette fête d'un agrément contestable, et se dispersèrent.

Quant aux nègres, tout épiers aux plaisirs de l'ivresse et de la danse, ils ne s'aperçurent pas que la porte avait été refermée sur eux, et qu'ils étaient bel et bien prisonniers.

— Les voici bouclés, dit Landrin avec un ricanement sinistre ; à présent, la petite opération est facile.

Assisté d'un de ses collègues de l'état-major, il appliqua contre le magasin une échelle, et monta jusqu'à la toiture, dans laquelle était percée une lucarne, versa par là un bidon de pétrole, et jeta ensuite sur le fourrage ainsi imbibé, une allumette en flammes.

Instantanément une gerbe de flamme s'éleva, presque aussitôt étouffée dans la fumée épaisse qui se dégageait, et Landrin, souriant, comme s'il venait de se rendre coupable d'une simple espièglerie, retourna au bar achever le verre de whisky commencé.

Au bout de quelques minutes, une clameur, d'abord sourde, mais augmentant d'intensité avec une puissance effrayante, horrible, s'éleva dans la nuit, en même temps que des coups furieux ébranlaient la porte.

Mais la porte était solide et résista ; d'ailleurs l'abondance de la fumée eut bientôt accompli son œuvre mortelle : au bout d'un quart d'heure, les Jamaïcains, terrassés par l'asphyxie, avait cessé de crier.

On entendait plus que les crépitements du bois qui se tordait, éclatait, avec des bruits de pétards, sous la morsure de l'incendie, tandis qu'un abominable odeur de chair grillée se répandait dans l'atmosphère.

Et Landrin, tout en sirotant son whisky, racontait à son collègue d'état-major, ses souvenirs de la Commune, évoqués par cette scène d'épouvantable sauvagerie.

— Oui, mon cher, fit le misérable en manière de péroraison, si nous avions enfermé les Parisiens comme je viens d'enfermer ces brutes, peut-être bien les Versaillais n'auraient-ils pas pénétré si facilement dans Paris, et le drapeau rouge flotterait sans doute sur l'Hôtel de Ville.

Comme il achevait ces mots, le général Mendès, attiré par la lueur de l'incendie, entra dans la taverne et, apercevant Landrin, marcha vivement vers lui.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il d'une voix émue, et qui a donné l'ordre de brûler ces magasins ?

— C'est moi qui ai donné l'ordre, mon général, répondit hardiment Landrin, et c'est moi qui l'ai exécuté.

Et, brièvement, il raconta comment les choses s'étaient passées.

— Misérable gronda M. Mendès, dont la main chercha machinalement à sa ceinture la crosse de son revolver.

(A suivre).